



Numéro : 32

Avril 2013



Labours par Robert Vignal (Huile sur toile, extrait)

LES DONATEURS DES VITRAUX DE L'ÉGLISE D'ALLES.



*Vitrail de l'ange gardien dans la
chapelle nord du transept*

Nous trouvons, sur le recueil des actes d'état civil de la commune d'Alles-sur-Dordogne, le décès de Marc Périer à la Yerle le 5 avril 1886. Cet acte nous dit qu'il est né aux Bourdines de la commune du Buisson le 3 juin 1831.

SOMMAIRE

RUBRIQUE MÉMOIRE

Les donateurs des vitraux de l'église d'Alles par Gérard MARTY (pages 2 et 3).

Inventaire dans une ferme du Périgord en 1849 par Gérard MARTY (pages 4 à 7).

Dépêches télégraphiques à Périgueux en 1870 par Gérard MARTY (pages 19 à 23).

Le Bugue au temps du cours complémentaire par Gérard MARTY (pages 8 à 11).

RUBRIQUE PASSION

En flanant sur les bords de notre Dordogne par Jean-Louis TROUCHE (pages 12 et 13).

RUBRIQUE OCCITAN

Del temps que lo bestium parlavan par Gérard MARTY (pages 14 à 16).

Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY (pages 14 à 16).

Souvenir de Louis DELLUC (pages 17 et 18)

RUBRIQUE ACTUALITÉS

Sur votre agenda (page 24).



*L'écusson de dédicace du vitrail
offert par les familles Périer et
Berthouesque*

Marc avait épousé au Coux le 4 juillet 1866, Marie Castagnier, née le 28 juin 1841 à Lanceplaine. Le couple vit aux Bourdines où ils auront cinq enfants :

- Jean (1867),
- Louise (1869),
- Elisabeth (1873),
- Jean (1876),
- Joseph (1878).

Entre 1878 et 1886, le couple et les enfants s'étaient établis à la Yerle. En effet, Jean l'aîné des enfants est décédé à la Yerle le 26 juillet 1886. Mais on peut penser que la famille était déjà à la Yerle en 1883, bien intégrée dans la commune d'Alles, pour offrir avec la famille Berthounesque, le vitrail de l'Ange gardien.

C'est à Alles, après la pose du vitrail, que se marieront :

- Elisabeth, le 5 juin 1892 avec Étienne Monzie de Trémolat,
- Jean Périer, le second, le 28 avril 1900 avec Anne Marès, née à Alles à Maison Neuve.

Anne Marie, la fille aînée de Jean Perrier et Anne Marès, née à la Yerle le 18 mars 1901 épousera à Alles le 18 février 1922 Abel Huard natif des Chambeaux. Les mariés s'établiront également à la Yerle où vivent toujours les descendants.

En résumé, en 1883, lorsque l'abbé Gérard procédait aux réparations de l'église de Alles, la famille Périer comprenait Marc Périer et sa femme Marie, née Castagnier, les enfants, Jean qui mourra en 1886, Louise, Elisabeth, Jean et Joseph. Il est à noter qu'au fil de différents actes de l'état civil, on peut trouver Périer ou Perrier.

Le patronyme Bertounesque est mentionné sur l'état civil de la commune depuis l'aube du XIX^e siècle à Combe, aux Chambeaux, aux Lébrets ainsi qu'au Gers.

Cependant le nom inscrit sur le vitrail est écrit Berthounesque. Le seul patronyme écrit avec un H sur le relevé du Cercle généalogique fait référence à Jean Victorin Berthounesque dont le décès à Tunis le 11 décembre 1908 à l'âge de 52 ans, a été transcrit sur l'état civil de Alles le 20 janvier 1909. Hélas, si nous nous reportons à l'acte de naissance de Jean, nous apprenons qu'il est le fils d'Arnaud, dit Cabanou, maçon né aux Lébrets et d'Elisabeth Boutier. Cependant le fameux H ne figure pas dans l'ascendance. Est-il alors une fantaisie voulue par Jean Victorin ?

Au moment de l'installation du vitrail en 1883, il était âgé de 27 ans. A-t-il voulu participer à la rénovation de l'église avant un départ pour la Tunisie dont le protectorat avait été institué le 12 mai 1881 ?

Ne disposant d'aucun indice fiable, nous ne nous prononcerons pas sur la famille qui s'est jointe aux Périer pour offrir le vitrail de l'Ange gardien. Nous espérons qu'un lecteur nous donnera le chaînon manquant pour dire de quel village était originaire les donateurs Berthounesque.

Dans le numéro précédent, il n'avait pas été possible de préciser la date du décès de l'abbé Jean Vitrat. L'abbé Bouet, conservateur aux Archives diocésaines, nous a fait parvenir le renseignement suivant :

« L'acte de décès de Jean Vitrat figure dans les Archives municipales de Toulouse : Jean Raymond Vitrat est décédé le 24 mai 1895 à 6 h du soir, à l'âge de 43 ans. Il était professeur ès lettres et domicilié au Caousou à Toulouse ».

Nous remercions bien vivement l'abbé Bouet.

Gérard MARTY

INVENTAIRE DANS UNE FERME DU PÉRIGORD EN 1849

MARGUERITE GAMOT décédait le 28 mars 1849 au village du Gers à Alles-sur-Dordogne. Le décès a été déclaré en mairie par Pierre Pomeyrie âgé de 43 ans et Pierre Marty âgé de 41 ans, tous deux cultivateurs sur la commune et n'ayant pas signé « pour ne savoir », selon la formule courante à l'époque.

Marguerite était âgée de 44 ans, ce qui est jeune, même au XIX^e siècle, et de plus, elle était déjà veuve. Son mari Jean Albucher qu'elle avait épousé le 3 janvier 1831 était décédé le 24 septembre 1846 à l'âge de 41 ans. Pierre Pomeyrie et Pierre Marty avaient également déclaré ce décès.

Jean et Marguerite Albucher étaient cultivateurs au village du Gers ; ils laissaient deux enfants : Pierre né le 19 août 1838 et Marguerite née le 15 octobre 1842. Leur sœur Jeanne, née le 26 août 1844 n'a vécu que vingt et un jours.

Pour finir de décrire les malheurs de la famille Albucher du Gers, ajoutons que les grands-parents paternels des deux jeunes orphelins sont également décédés durant la même décennie : le 2 octobre 1843 en ce qui concerne leur grand-mère Marguerite Brandou et le 17 décembre 1846 pour le grand-père Pierre Albucher. Notons également que Pierre Albucher (71 ans) est décédé trois mois après son fils Jean.

Les jeunes Jean et Marguerite Albucher se retrouvaient, orphelins mineurs, héritiers de cette propriété du Gers. Pour protéger leurs droits, le Juge de Paix de Cadouin, accompagné de son greffier, sont venus sur les lieux apposer les scellés le 30 mars 1849 soit deux jours après le décès de Marguerite Gamot, veuve de Pierre Albucher.

Étaient présents :

– Pierre Marty, domicilié aux Salveyries.

Il avait épousé le 18 août 1838, Jeanne Albucher, tante des orphelins. Cela explique sa présence pour déclarer les décès dans la famille Albucher,

– Jean Gamot aîné, Élie Gamot, second et Jean Gamot second, tous trois domiciliés à Cabans et oncles maternels des deux enfants.

L'inventaire minutieux du greffier nous permet d'avoir une connaissance très précise des richesses d'une ferme du Périgord sous le règne de Louis-Philippe.

Dans la chambre où sont réunis les présents, le greffier énumère les objets en évidence :

- un blutoir à cylindre,
- une table de cuisine à trois tiroirs,
- une autre vieille table à quatre pieds,
- trois seaux y compris celui aux cochons et un godet en fer blanc,
- huit chaises et deux tabourets en aubier,
- deux tourtières et quatre grosses marmites en fonte,
- deux poêles à frire,
- deux cuillers à tremper la soupe,
- une broche à rôtir et un briquet,
- une lampe à queue,
- deux chandeliers d'étain,



*Tourtière en fonte pour les plats en sauce et les pâtisseries
On plaçait de la braise dessous et dessus dans le couvercle*



**Grosse marmite pour cuire le cochon
ou les oies**



Marmites plus petites pour la soupe

- une pelle à feu, un soufflet avec un crochet en fer et servante,
- quatre chenets en fonte,
- une autre marmite en fonte,
- deux bassinoires en cuivre jaune,
- un chaudron en fonte ayant trois pieds,
- un chaudron en cuivre rouge,
- un poêlon en cuivre jaune,
- une bassinoire en cuivre rouge,
- quatre soupnières en étain et trois en faïence grise,
- un grand plat en terre, deux en faïence grise et un en faïence blanche,
- dix-neuf assiettes en faïence,
- dix bouteilles grandes et une petite,
- deux fers à lisser en fer ou en fonte,
- un gros peloton en corde pour étendre la lessive,

- trois jambons et trois quartiers de lard,

- une serpe.

L'inventaire se poursuit dans la chambre du côté du levant :

- un lit à l'ange composé d'un châlit, ciel ayant tringles en fer, une paillasse en toile, une couette et un coussin en coutil garnis de plumes mélangées, une courtpointe piquée, un linceul en toile grise pour couverture, rideaux en droguet jaune, dossier en coutil avec siamoise à fleurs,

- un autre lit aussi à l'ange, composé d'un châlit, ciel de lit ayant tringles en fer, paillasse en toile, couette et coussin de coutil garnis de plumes mélangées, une courtpointe piquée en chanvre, une couverture en cotonnade de ménage en fil gris et coton bleu,

- un buffet à deux portes et un tiroir au-dessus,

- un cabinet à deux portes,

- un tamis à main,

- un panier à anse et en osier.

Apparemment les chambres étaient situées à l'étage et la cuisine au rez-de-chaussée où s'est poursuivi l'inventaire :

- une table montée sur un pliant,

- une pendule avec sa caisse,

- un lit à l'ange composé d'un châlit, ciel de lit, tringles en fer, paillasse en toile à carreaux, couette et coussin en coutil garnis de plumes mélangées, une courtpointe piquée en laine, un linceul en toile grise servant de couverture, l'intérieur d'indienne, rideaux et tours de lit en siamoise rose et blanche à carreaux,

- un autre lit, composé comme le précédent exceptés les rideaux qui sont en droguet jaune et tours de lit en siamoise à flamme,

- une petite barre de fer pour le feu,

- un panier et un crible.

Cette pièce comporte un placard dans lequel le greffier note les provisions de bouche de la famille :

- deux pots de graisse où il y a dans l'un de la graisse d'oie et dans l'autre de la graisse de cochon,
- cinq autres pots à graisse vides, laissés pour l'usage du ménage,



Pots à graisse dits « toupines » pour la conservation des viandes de porc ou d'oie

- un pot à huile et un autre pot à huile plus petit.

L'inventaire se poursuit dans la cave divisée en deux pièces :

- une cuve ronde,
- un cuvier à lessive avec son siège en bois et trois selles à laver,
- deux hectolitres environ de pommes de terre,
- un tas de tuiles plates d'environ deux ou trois cents,
- un brisoir pour briser le chanvre,
- deux pièces sur brisoir,
- cinq fûts et un demi-fût de barrique dont un plein de vin, un autre à deux tiers pleins, deux presque pleins en piquette et un vide,
- un banc de menuisier,
- un pétrin et neuf sébiles.

L'examen des biens de la ferme se poursuit dans la grange :

- une charrette avec son tombereau,
- une charrue et une araire ferrée,
- une hache et trois pioches,
- deux bêches,
- une faux à herbe,
- un joug garni,

- quatre chaînes en fer attachant les bœufs,

- une échelle portative,
- deux bœufs.

Dans le parc à cochons, le greffier trouve :

- trois cochons nourains,
- une auge en bois.

Le juge et son greffier reviennent ensuite dans la chambre du haut où il leur est présenté :

- quatorze draps de lit,
- trois nappes et trois serviettes,
- dix chemises de femme en toile,
- une jupe en flanelle,
- un habit de femme en bure,
- deux hectolitres de méteil pour la consommation des enfants et des domestiques.
- une couette vide en couil.

Ayant terminé l'inventaire des objets directement visibles, le juge et le greffier recherchent, à la demande des présents, de l'argent dans le « cabinet » de la deuxième chambre. Ils y trouvent la somme de quatre vingt-sept francs vingt-cinq centimes. De cette somme ont été retirés trente-sept francs vingt-cinq centimes qui ont été remis à Pierre Marty, subrogé tuteur des deux mineurs, pour l'usage de la maison.

Ensuite les scellés ont été apposés.

Le Conseil de famille s'est réuni à Cussac, domicile du juge de paix, le 4 avril, soit 5 jours après l'apposition de scellés.

Pierre Marty a été confirmé comme tuteur des deux enfants Albucher par le Conseil. Les scellés seront levés le 12 avril par le juge de paix à la demande du tuteur et en présence d'Alphonse Dessalle, notaire à Cadouin.

Cet inventaire avant apposition des scellés nous renseigne sur l'activité agricole d'une ferme alloise au milieu du XIX^e siècle.

Nous remarquons d'abord que l'on cultivait le chanvre puisque l'on disposait d'un outil pour le briser. Notons que le terme occitan « canaval » est resté pour désigner certaines parcelles de terrain où l'on cultivait plus spécialement le chanvre. Cette culture était possible chaque fois que l'on disposait d'eau pour faire rouir les tiges or, le village du Gers n'est pas loin de la Dordogne.

Le méteil « destiné à la consommation des enfants et des domestiques » ne manque pas d'étonner. Le méteil est un mélange de seigle et de froment. Sur la commune aux terrains plutôt acides, le seigle était plus couramment cultivé que le blé jusqu'à l'arrivée des engrais industriels.

Il y avait à la ferme tout le matériel nécessaire pour faire du pain. Le blutoir dans une des chambres servait à tamiser la farine rendue par le moulin. C'était un meuble assez long avec sur le côté une manivelle qui permettait de faire tourner le cylindre au-dessous duquel on recueillait le son pour les cochons et la farine plus ou moins fine.

Dans la cave, le pétrin était sans doute une maie, ce meuble en bois qui servait à pétrir la pâte à la main. Après la cuisson, le pain pouvait y être conservé et en remettant le dessus amovible, la maie servait de table d'appoint.

Ce que greffier appelle « sébiles », à côté du pétrin, doivent être les couffins dans lesquels la pâte pour les tourtes était mise à lever avant cuisson. L'inventaire ne le dit pas mais un four devait exister sinon à la ferme, au moins dans le village. Il en existait au moins un au village voisin des Salveyries chez Pierre Marty.

Comme presque toutes les fermes, celle des Albucher cultivait la vigne et récoltait du vin d'abord pour la consommation familiale et sans doute, pour vendre. Pour pouvoir vendre plus de vin, on buvait de la « piquette » qui

était obtenue généralement en versant de l'eau sur la vendange quand le vin avait été écoulé. Sa faible teneur en alcool, la faisait apprécier pendant les lourdes chaleurs de l'été, si on pouvait la conserver jusque là.

Les labours étaient réalisés avec une charrue tirée par une paire de bœufs qui pouvait également être attelée à la charrette ou au tombereau pour transporter le fumier. La grange était prévue pour recevoir une autre paire de bœufs puisqu'il y a quatre chaînes. Avec la disparition des hommes, il est possible que la veuve ait vendu deux bœufs.

Autour de la cheminée, on retrouve tous les instruments quand elle était la seule manière de faire la cuisine : les marmites et les tourtières, les chenets de fonte, le tourne-broche, le soufflet, la pelle en fer que l'on appelait « ferrassa » pour racler les braises et la « servante » qui était un crochet pour soulever le couvercle des marmites.

Remarquons également la vaisselle en étain et les bassinoires en cuivre pour chauffer les lits.

Dans cet énoncé, beaucoup d'ustensiles ont persisté jusque vers les années 1950. Une méthode de culture qui avait peu évolué en un siècle, a brutalement disparu dans la seconde partie du XX^e siècle avec l'arrivée de la mécanisation agricole.



Selle à laver le linge

Gérard MARTY

LE BUGUE AU TEMPS DU COURS COMPLÉMENTAIRE (SUITE).

Les discussions du Conseil municipal du Bugue, lors de sa délibération du 9 décembre 1866, ont été, sans doute, longues et difficiles pour justifier la construction du nouvel édifice dont le montant dépassait les possibilités de la commune. Cependant, par 13 voix contre 2, le Conseil a décidé, comme il a été dit, que « la construction de la flèche du clocher, des deux sacristies, ainsi que le carrelage sont ajournés à une époque où la commune aura de nouvelles ressources ».

On peut remarquer que les travaux reportés s'élèvent à 18 191 francs soit 16 % du total. Cela peut paraître peu quand il s'agit d'élever, par des moyens manuels, une flèche en pierres de taille.

C'est par une supplique auprès du sous-préfet et du préfet que la commune espère obtenir du gouvernement de l'Empereur la subvention pour couvrir les 37 793 francs manquants.

En mai 1868, le ministre des Cultes n'accordera que 10 000 francs pour concourir aux frais de construction de l'église. Il doit s'agir du ministre de la justice et des Cultes Pierre Jules Baroche (1802-1870) qui occupa la fonction de 1863 à 1869. C'était un avocat entré en politique du côté des conservateurs en 1848. Il devint ministre dès 1850 et une personnalité importante du Second Empire si bien qu'à la chute de Napoléon III, il dut s'exiler à Jersey où il mourut le 29 octobre 1870.

Par ailleurs le Conseil départemental de l'Architecture demande une réduction de la hauteur générale de l'édifice et, curieusement, trouve les prix unitaires trop faibles !



Pierre Jules Baroche
Ministre de la justice et des Cultes de
1863 à 1869

L'architecte Valleton rectifie donc en conséquence son devis initial. Il réduit de 2 m 20 la hauteur moyenne qui passe de 16 m à 13 m 80. Par contre, l'augmentation des prix demandée par le Conseil absorbe 3 700 F sur l'économie de 6 750 F obtenue par la diminution de la hauteur. Nous sommes, à ce moment-là, le 30 octobre 1868.

Les discussions successives engendrées par le manque de financement pour réaliser le projet, retardent les débuts des travaux. Mais voilà que la guerre franco-prussienne a été déclarée en juillet 1870. Rapidement, il a fallu organiser le recrutement des gardes mobiles. Puis le Second Empire s'est effondré et la République a été proclamée le 4 septembre. Il devait être difficile d'entreprendre alors des travaux aussi importants sachant que les ministères avaient d'autres priorités.

Après l'instauration de la III^e République, le versement de l'indemnité de guerre dès septembre 1873, les affaires reprennent peu à peu. Dès lors, l'architecte Valleton fait de nouvelles propositions le 22 janvier 1872. Il adresse à la ville du Bugue un sous-détail du bordereau des prix pour chaque opération de la construction. Par exemple, le prix de la maçonnerie en pierre de taille de Campagne ou des Eyzies se décompose comme suit :

– 1,10 pierre de taille à 12,50	
soit.....	13,75
– 0,10 mortier à 8,65	
soit.....	0,86
Façon, taille, pose et bardage	
soit.....	14,80
	29,41
Faux frais 1/20.....	1,47
	30,88
Bénéfice 1/10.....	3,08
Prix du mètre cube.....	33,96

Le mètre cube de charpente s'établit, quant à lui, à 99, 95 francs.

On remarque que l'architecte estime les faux frais forfaitairement à 1/20 du produit en place et applique à l'ensemble une majoration de 10 % qu'il appelle « bénéfice » et qui doit correspondre à sa rémunération.

Mais qui était ce Valleton ?

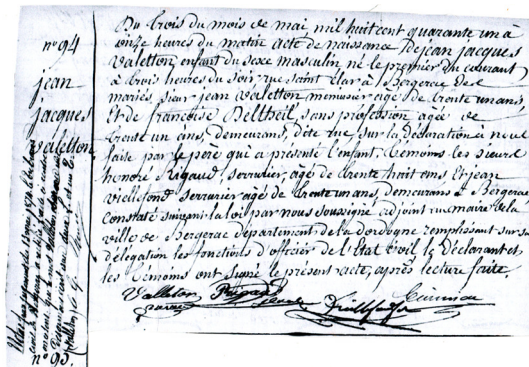
Jean-Jacques Valleton, est né à Bergerac le 1^{er} mai 1841. Son père exerce le métier de menuisier dans la rue Saint Clar, proche du Vieux Pont et du quai de la Salvette. La vieille ville de Bergerac fait vivre de nombreux artisans si bien que les témoins sont deux serruriers, Honoré Rigaud et Jean Vieillefond, voisins des Valleton.



Intérieur de l'église du Bugue

Le secrétaire de mairie devait être distrait car il inscrit l'enfant sous le nom de Jean-Jacques Valetton alors que le père a bien signé « VALLETON ». Par jugement du 13 mai 1874, au moment où la construction de l'église du Bugue s'achève, le tribunal civil de Bergerac fait rectifier l'acte de naissance pour que le nom soit désormais écrit avec deux L et un seul T.

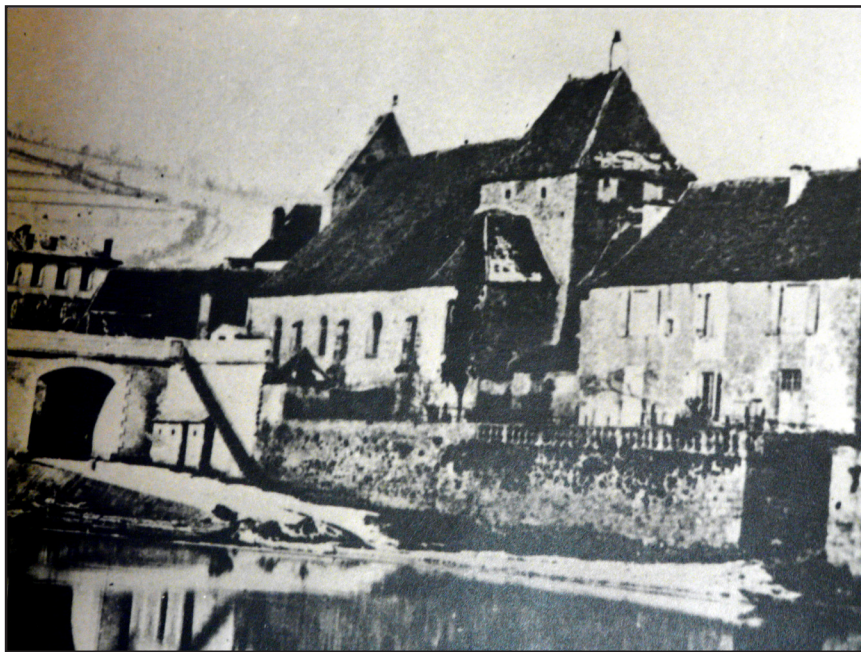
Il avait entamé ses travaux d'architecte comme élève de Paul Abadie. À cette époque, sous l'influence de Viollet-le-Duc, on redécouvre l'architecture du Moyen Âge. Abadie a participé aux tournées de la Commission des monuments historiques ; c'est lui qui tracera plus tard les plans de la basilique du Sacré-Cœur de Paris commencée en 1875. Auparavant, il a été chargé de la restauration du clocher de Saint-André et de l'église Sainte-Croix à Bordeaux.



Acte de naissance de
Jean-Jacques Valleton à
Bergerac

Valleton assure la surveillance des chantiers Paul Abadie à Bordeaux où il se fixe en 1864. Il devient membre de la Commission des monuments historiques de la Gironde puis architecte de ce département et des bâtiments civils du ministère des Beaux-Arts. Il a dirigé la construction de nombreuses écoles, maisons de santé à Bordeaux et dans la région bordelaise ainsi que celle du château de Maupas à Tonneins.

Comme on peut l'imaginer, le financement de la construction de l'église du Bugue s'avère toujours délicat. L'affaire remonte jusqu'au Président de la République Mac-Mahon qui décrète que le trésorier de la fabrique est autorisé à emprunter la somme de 12 000 francs à un taux ne dépassant pas 5%. C'est la fabrique, composée du curé et de laïcs, qui devra, sur ses recettes, rembourser l'emprunt sur 15 ans.



Partie de la vue du pont sur la Vézère et de la vieille église,
affichée à la mairie du Bugue. Cliché François Bertrand en 1870.

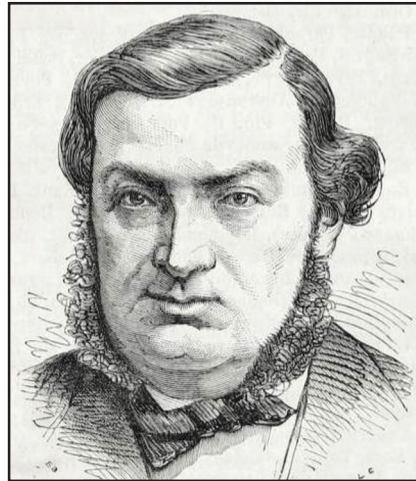
Le décret est signé à Versailles le 16 juillet 1873. L'affaire est suivie par le ministre de l'Instruction publique et des Cultes Anselme Batbie qui vient d'être nommé au ministère du duc de Broglie. Cependant, le ministère n'oublie pas la commune et lui accorde successivement deux secours supplémentaires, un de 3 000 francs le 17 mai 1873 et un autre de 6 000 francs le 17 janvier 1874, tous deux destinés à la reconstruction de l'église.

Grâce à l'emprunt contracté par la fabrique et aux secours obtenus du ministère, les travaux ont été lancés et conduits avec célérité.

Outre la construction de la nouvelle église, la municipalité est confrontée au réaménagement des surfaces occupées par la vieille église et le presbytère, surfaces qui s'étendent autour de la halle construite en 1824 et de la mairie qui s'y est ajoutée plus tard. Cet espace devient très utile car d'une part il se raccorde au nouveau pont et d'autre part la commune a besoin d'une vaste place pour répondre au développement des foires et des marchés.

Le 24 mai 1874, Alexis Archambeaud, maire du Bugue, réunit le Conseil municipal ainsi que les dix-sept habitants « plus imposés de la commune » pour choisir le meilleur projet en vue d'aménager la place autour de la mairie, construire un nouveau presbytère et accepter un mode de financement approprié pour faire face à ces nouveaux travaux.

Un cliché pris par François Bertrand en 1870 est conservé à la mairie du Bugue. Il montre le pont qui vient d'être construit alors que la vieille église n'est pas encore démolie, avec à côté, le presbytère et la rue qui descend à la Vézère.



Anselme Polycarpe Batbie (1828-1887)

C'est un aperçu éloquent de l'enchevêtrement des bâtiments et des différents niveaux de circulation. Il devenait indispensable de tout réorganiser.

Au cours de cette séance du 24 mai des décisions importantes furent prises, elles ont déterminé la physionomie actuelle de la ville.

Alexis Clodomir Archambeaud est maire du Bugue depuis 1869, il a donc en 1874 une bonne expérience de gestion communale. Il a réuni pour cette Assemblée du Conseil les 17 conseillers municipaux et 17 habitants plus imposés, sachant que les travaux envisagés vont entraîner de fortes dépenses. Il explique longuement le défi auquel la commune se trouve confrontée : la construction de l'église neuve s'achève, le pont qui a été construit débouche sur des obstacles de circulation sur la rive droite de la Vézère, il faut démolir la vieille église, mais le presbytère qui n'est pas en bon état empêche tout élargissement de la petite place devant la mairie, la commune a acheté il y a peu le pré Saint-Louis qui va devenir le foirail des bœufs.

Quelle place donner au débouché du pont ?

Gérard MARTY

À suivre.

EN FLANANT SUR LES BORDS DE NOTRE DORDOGNE.

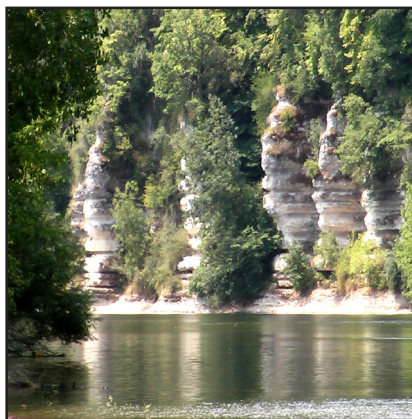
Jean-Louis, naturaliste amateur, armé d'un appareil de photos et de jumelles, fréquente régulièrement routes et sentiers bordant la Dordogne et la Vézère. Il a bien voulu nous parler de ses observations au long des berges.

LORSQUE l'on passe sur le pont de chemin de fer de Alles dominant l'île de la Yerle, on est loin d'imaginer la vie plus ou moins secrète qui y règne. Près des berges, quelques barques de pêcheurs attendent un prochain départ. Les falaises monumentales aux formes sculptées par la nature, gardiennes de ce lieu pittoresque, baignent leurs pieds dans la rivière. Passe une colonne de cavaliers qui souligne ce décor au charme intemporel.

Fin février, le faucon pèlerin sédentaire se manifeste par des battements d'ailes savants puis par des piqués acrobatiques, comme pour nous rappeler qu'il est un des oiseaux les plus rapides du monde. Il cherche à séduire une femelle afin de nicher dans une cavité de la falaise et y élever deux ou trois petits.

En mars, les buses qui ont passé un hiver tranquille au-dessus des champs et des prairies de la vallée, s'éloignent car de nouveaux arrivants, bruyants et plus ou moins nombreux selon les années, viennent nicher dans les chênes et les peupliers du rivage : ce sont les milans noirs. Ils ont quitté la Méditerranée et le Sénégal et resteront chez nous jusqu'à la fin août. On peut aussi apercevoir quelques milans royaux plus clairs et le busard Saint-Martin avec une tache blanche au croupion et, au vol chaloupé.

Le vol sur place dit du « Saint-Esprit » trahit de loin le faucon crécerelle cherchant insectes et rongeurs. Plus rarement, on observera le balbuzard, aigle pêcheur de 1 m 60 d'envergure, volant lentement au-dessus de l'eau.



La Dordogne et ses falaises à Sors

La bondrée apivore, rare également, ressemble à une buse. Elle laboure le sol de ses serres pour manger les couvains d'abeilles sauvages ou de bourdons.

À la belle saison, la lumière des lampadaires de Limeuil attire les éphémères quand il y a eu éclosion. Arrivent alors chauves-souris et papillons nocturnes. On peut y voir le paon de nuit, le plus gros papillon d'Europe. Quant aux cadavres d'éphémères, j'en ai vu se faire dévorer par des frelons asiatiques, ces nouveaux venus avides de protéines et ennemis des abeilles domestiques. Quand les feuilles tombent, on voit leurs nids en forme de ballons accrochés aux branches hautes ou fixés sur des rochers.

Depuis la tempête de 1999 beaucoup d'arbres abattus ont été colonisés par les insectes ce qui a favorisé la multiplication de pics : pics verts, pics épeiches et depuis peu le pic noir.

Au printemps, le pic épeiche tambourine sur les branches sèches,

parfois sous les regards des écureuils qui fréquentent les bords de la rivière.

Lors de mes sorties en kayak, j'ai pu approcher plus facilement cygnes, canards colverts mais aussi hérons cendrés, grandes aigrettes blanches, aigrettes garzettes plus petites, butors étoilés et plus rarement un héron pourpré et le minuscule blongios nain, de la taille d'un pigeon.

On aperçoit parfois le vol rapide du martin-pêcheur aux couleurs métalliques bleu-vert.

Les cormorans nous arrivent à l'automne et se perchent sur les arbres morts pour faire sécher leurs plumes, les ailes grandes ouvertes après de longues plongées à la recherche de nourriture.

Dans les zones calmes, on entend le cri discret de la poule d'eau au bec rouge et l'on surprend, entre deux plongées, la foulque macroule au front blanc.

Sur les parties encore humides de la rive courent des bergeronnettes gracieuses et rapides : la grise et deux espèces jaunes, la bergeronnette des ruisseaux et la printanière, plus petite et migratrice.

Dans les grands arbres des falaises s'abritent pies, geais, corneilles, corbeaux, colombes, tourterelles des bois et tourterelles turques.

Les hirondelles des fenêtres et des cheminées peuvent être attaquées par le faucon hobereau, modèle réduit du pèlerin, très rapide et migrateur.

Deux oiseaux migrants magnifiques nous rendent visite au printemps : la huppe qui dresse par moments une élégante huppe et le loriot difficilement visible dans les feuillages mais qui se signale par un cri semblable à celui d'un perroquet.

Je voudrais terminer cet inventaire incomplet des oiseaux par celui qui est

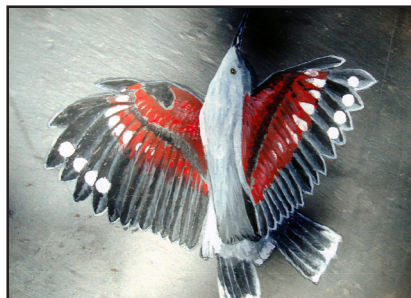


Martin-pêcheur

Jean-Louis Trouche, gouache sur toile

pour moi, emblématique des falaises de Alles : le tichodrome échelette (*tichodroma muraria*) qui se nourrit de petits insectes ou mollusques contenus dans la mousse tapissant les rochers. Je l'ai observé sur le rocher qui fait face aux Salveyries et où l'eau coule en permanence. Il est classé dans la famille des grimpeaux et sitelles. Il vole comme un papillon grâce à deux larges ailes de 17 cm faisant apparaître de belles taches blanches, noires et carmin.

Jean-Louis TROUCHE



Tichodrome échelette

Jean-Louis Trouche, peinture sur ardoise

DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.

Lo bon rei Enric

Sabi pas coma sètz vos autres, ma io, n'ai mon confle d'auvir pels fenèstrons a tirada de jorns que qualques sabentós an trobat la vertadièra cara del rei Enric. Coma lo darrièr que li toquèt de man a pus freg als dets dempuèi quatre sègles, i a pas degun per dire que lo portrach reviscolat es pas parièr que lo modèl.

Que, amb un bocin d'òssa, l'òm pòsca tornar calcular cada pial de barba e de mostacha, frisat o pas, aquò, l'ai en travèrs del gorjarèl.

Quò pas un còp d'azard, si lo dessenh d'aquelas tèstas que sabrondan de saber sembla coma doas gotas d'aiga a tot çò qu'avèm vist suls libres, dins los musèus o enquèra sus las estatuas.

Mon amic lo Jaume, que a bon uèlh e bona man, a pas esperat tots aquels sabents per dessenhhar un bon rei Enric que m'agrada fotre plan.

Cal dire que sei pas de la darrièra luna, que siague redonda o banela ! Aquel rei me semblava èstre un vesin e un pauc lo pair-grand de tots los paísans que avián pena de far venir de qué viure.

D'abord aquel brèç, dins una carapaça de tartuga expausada al castèl de Pau, èra pas aquel de tot lo monde !

E lo papet, tant urós que sa filha li aguès donat un dròlle, que fretèt las pòtas de Riconet amb una gòlça. Segur que lo nenet, purèt un pauc mas ne'n gardèt lo plaser de las fretissas de pan.

Qualques setmanas pus tard, en lo baptejant, li faguèron gostar lo vin de Jurançon per l'afortir e far partir totas la meschantas feures que gaitavan d'aquel temps los mas-nascuts. Aquelas potingas lo faguèron fier e brave òme, del mins d'après la legenda !

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.

Le bon roi Henri

Je ne sais comme vous êtes, mais moi, j'en ai assez d'entendre à la télévision à longueur de journées, que quelques savants ont trouvé le vrai visage du roi Henri ! Comme le dernier qui lui a serré la main n'a plus froid aux doigts depuis quatre siècles, il n'y a personne pour dire que le portrait ressuscité n'est pas semblable au modèle.

Qu'avec un morceau d'os l'on puisse recalculer chaque poil de barbe et de moustache, frisé ou pas, cela me reste en travers de la gorge.

Ce n'est pas par hasard si le dessin de ces têtes qui débordent de savoir ressemble comme deux gouttes d'eau à tout ce qu'on a vu sur les livres, dans les musées ou encore sur les statues.

Mon ami Jacques qui a bon œil et bonne main, n'a pas attendu ces savants pour dessiner un bon roi Henri qui me plaît fichtre bien.

Il faut dire que je ne suis pas de la dernière lune, qu'elle soit ronde ou en croissant ! Ce roi me semblait être un voisin et un peu le grand-père de tous les paysans qui peinaient à produire de quoi manger.

D'abord ce berceau, dans une carapace de tortue exposée au château de Pau, n'était pas celui de tout le monde !

Et le grand-père, si heureux que sa fille lui eût donné un garçon, qu'il frotta les lèvres du petit Henri avec une gousse d'ail. Le bébé a certainement pleuré, mais il en a gardé le plaisir du pain aillé.

Quelques semaines plus tard, en le baptisant, on lui fit goûter le vin de Jurançon pour le fortifier et éloigner ces méchantes fièvres qui, en ce temps-là, guettaient les nouveau-nés. Ces remèdes en firent un homme fort e brave, du moins selon la légende !



Lo bon rei Enric

Il·lustracion Jaume Saraben

Le bon roi Henri

Illustration Jacques Saraben

Gojat, galopava a la caça amb tots los joines de son atge. E que cresètz que parlava amb los petits paisans ? La lenga nòstra pardí ! Mas aquò los sabents l'an pas trobat. E pas cap de libre ausa zo dire !

E del capitani Vivans, cu ne'n parla a part Loïs Delluc dins son « Tibal, lo garrèl » ? E pertant lo rei de Navarra lo présava fòrt e se disiá son plan bon e afecionat amic.

Nascut rasís Castèlnòu, tanlèu vint ans, Vivans prenguèt l'espasa e anguèt guerrear contra tots los enemics del rei. Un rei que disián « sens corona, sens femna e sens sòus ». De femnas, Enric ne'n mancava fòtre pas, mas la reina Margòt èra pas sovent amb del.

Totjorn davant dins las batalhas, Vivans comptèt fòrças blassaduras que son chirurgian aviá pro trabalh de petaçar. Pas una de las plaças fòrtas del país poguèron li resistar : Belvés tras sas muralhas, Doma sus son ròc pas mai que Perigüers. Montèt quitament a París, ne'n tornèt per la victòria de Coutras e moriguèt qualques annadas pus tard d'un còp de mosquet. Enric ne fuguèt plan malhurós !

E ma reir-granda que me contava l'amistat del rei per Biron, un autre vesin, e son malur quand deguèt li far copar lo cap : « Biron, paubre Biron, quò me d'òl tant, te cal morir... » !

Quò es lo rei que volguèt que cada diumenc, lo paisan poguès mètre una pola dins lo topin de la sopa !

Mas, las mamets que aimavan la bona sopa cunhavan dins la pola aquel farcit negre que demòra la pus brava invencion de las cosinièras del Perigòrd.

Mon grand-pair, coma cada paisan, coneissiá las paraulas del ministre Sully, tant aimat :

– Laboratge e pasturatge son lo dos tetons de la França.

Adolescent, il courait à la chasse avec les jeunes de son âge. Et que croyez-vous qu'il parlait avec les jeunes paysans ? Notre langue, évidemment ! Mais cela, aucun livre n'ose le dire !

Et du capitaine Vivans, qui en a parlé à part Louis Delluc dans son « Tibal, le boiteux » ? Et pourtant, le roi de Navarre se disait son très bon et affectueux ami.

Né près de Castelnau, dès qu'il eut vingt ans, Vivans prit l'épée et s'en alla guerroyer contre tous les ennemis du roi. Un roi que l'on disait « sans couronne, sans femme et sans argent ». De femmes, Henri n'en manquait fichtre pas, mais la reine Margot n'était pas souvent près de lui.

Toujours à l'avant dans les batailles, Vivans compta beaucoup de blessures que son chirurgien avait assez de travail à soigner. Aucune place forte du pays ne lui résista : Belvès derrière ses murailles, Doma sur son rocher pas plus que Périgueux. Il alla même à Paris, en revint pour la victoire de Coutras et mourut quelques années plus tard d'un coup de mousquet. Henri en fut très malheureux.

Et mon arrière-grand-mère qui me contait l'amitié du roi pour Biron, un autre voisin, et son malheur quand il dut le faire décapiter : « Biron, pauvre Biron, j'ai tant de peine, il te faut mourir... » !

C'est le roi qui voulut que chaque dimanche, le paysan puisse mettre une poule dans la marmite.

Mais les grands-mères qui aimaient la bonne soupe, ajoutaient à la poule le farci noir qui reste la plus belle invention des cuisinières du Périgord.

Mon grand-père, comme chaque paysan, connaissait bien les paroles du ministre Sully, tant aimé :

– Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France.

SOUVENIR DE LOUIS DELLUC

Jacques Saraben a découvert dans la revue « Le Périgord Illustré » de 1932, un poème de jeunesse de Louis Delluc. Ce mensuel était publié à Bergerac sous le patronage des Chambres de Commerce et des Syndicats d'initiative de la Dordogne. Le poème a été transcrit en écriture normalisée et traduit par Jacques Saraben et Jean-Claude Dugros, majoral du Félibrige.

L'isla maiada

L'alba espelis coma una flor
Dins la frescor de la rosada,
Lo ceu se pintra de blancor,
Lo vièlh castèl, la vièlha tor,
Espèran siauds la potonada
Del prumièr rai sus la nautor,
La Dordonha dins la verdura
Coma una reina dins son lièch
Se revelha mai canda e pura ;
En surtent de la nuèit escura
Ritz al pescaire, al batelièr
Que caminan jos la ramura...
L'isla florida dins lo fum
Que sòrt de l'aiga e puèi s'enaira
Pauc per pauc se maia de lum
De cants d'ausèls e de perfums,
Diriatz una tèrra cantaira
Qu'a son govèrn n'a pas degun,

L'île fleurie

*L'aube naît comme une fleur,
Dans la fraîcheur de la rosée,
Le ciel se peint en blanc,
Le vieux château, la vieille tour,
Attendent calmement le baiser
Du premier rayon sur la colline.
La Dordogne, dans la verdure,
Comme une reine dans son lit,
Se réveille plus candide et plus pure ;
En sortant de la nuit obscure
Elle rit au pêcheur, au batelier
Qui cheminent sous la ramure
L'île fleurie, dans la brume
Qui sort de l'eau, puis s'élève,
Peu à peu s'orne de lumière,
De chants d'oiseaux et de senteurs ;
On dirait une terre chantante
Qui n'a personne à son gouvernail,*



L'isla maiada

Illustracion Jaume Saraben

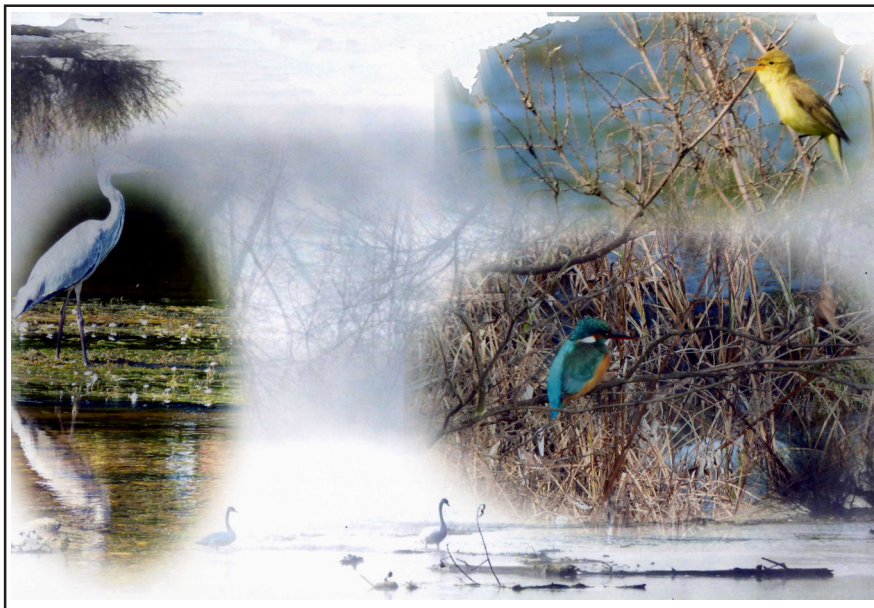
L'île fleurie

Illustration Jacques Saraben

Degun li comanda l'aubada
 Mas lo solelh e lo printemps ;
 E lo mèrle dins la barrada
 Escampa lonh son estuflada
 E braulha fòrt als quatre vents
 L'agaça de la pibolada.
 Los auselons fan lor piu-piu,
 S'esparpalhant sus cada bròca,
 Per li cantar ; tot çò que viu
 A sautat en fòra de son niu,
 De sa cabòrna o de sa flòca
 Sul bord de l'aiga d'argent-viu.
 A ras d'aiga florís la lissa,
 A gròs flòcs blanqueja l'alba ;
 De tras verdèja la belissa
 Que se pendolha, plegadissa,
 E lo vòl d'un pesca-bernat
 Fai sa rega sus l'aiga lissa,
 Lo solelh mai que mai lusís,
 Lo peisson fug dins l'aiga clara,
 E dins lo jorn pur qu'espelís,
 Sembla que l'isla tressalís
 Coma una joiosa gabarra
 Que se'n vai vèrs d'estranhs país.

Louis DELLUC (in « Le Périgord illustré » n°8, juillet 1932, p.15)

*Personne ne lui commande l'aubade
 Seulement le soleil et le printemps ;
 Et le merle dans l'enclos
 Répand au loin son sifflet ;
 Et criaille fort aux quatre vents
 La pie de la peupleraie.
 Les oisillons font leur « piou-piou »,
 S'éparpillant sur chaque branche,
 Pour lui chanter ; tout ce qui vit
 A sauté hors de son nid,
 De son tronc creux ou de sa touffe d'herbe
 Sur le bord de l'eau argentée.
 Au ras de l'eau fleurit la renoncule,
 À grosses touffes elle blanchit l'aube ;
 Derrière l'osier verdit
 Qui pend, souple,
 Et le vol d'un martin-pêcheur
 Trace son sillon sur l'eau calme,
 Le soleil brille de plus en plus,
 Le poisson fuit dans l'eau claire,
 Et dans le jour pur qui se lève,
 Il semble que l'île frémit
 Comme une joyeuse gabarre
 Qui s'en va vers d'étranges pays.*



Los auselons fan lor piu-piu

Illustracion Jaume Saraben

Les oisillons font leur « piou-piou »

Illustration Jacques Saraben

**DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES À PÉRIGUEUX EN 1870
(SUITE).**

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.
DIRECTION GÉNÉRALE
DES
LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES.
Bureau
N° 1560
à Paris le 30 août 1870, à 11 h. 16^{me} du s

Dépêche Télégraphique.

Subdivision
à Préfet, Son Capitaine, Gouverneur Général
Général Commandant les Divisions de
Subdivisions.

La marche de l'ennemi sur Paris
paraît arrêtée.
Le Maréchal Mac Mahon
continue son mouvement.
Il n'y a pas eu d'engagement sérieux

Paris ce 30 août 1870
Le Directeur des Télégraphes
C. de Saint-Vincent

Dépêche du 30 août 1870

La déroute du corps du général de Failly, surpris par les Prussiens le 30 août 1870 à Beaumont-en-Argonne ouvre la route de Sedan.

La dépêche envoyée par le service des Lignes Télégraphiques du ministère de l'Intérieur ne prend pas en compte l'ampleur du désastre. Les Prussiens ont ajourné leur marche sur Paris pour se concentrer sur Sedan.

Certes, le maréchal Mac-Mahon poursuit son mouvement, mais il ne pense pas que les troupes ennemies soient si proches.

La dernière phrase de la dépêche : « il n'y a pas d'engagement sérieux », doit faire réfléchir aussi à la concomitance des événements. La dépêche est partie de Paris à onze heures. Elle est écrite sur la foi des informations du front connues au plus tard dans la nuit du 29 au 30 août.

On sait que la bataille a commencé à midi et demi alors que les troupes françaises, harassées par les marches et les attaques s'apprêtaient pour la distribution de la soupe. Elle s'est prolongée jusqu'à la nuit.

DE L'INTÉRIEUR.
SECTION GÉNÉRALE
DES
LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES.
Bureau
96°
Expédié le
à A. n° du

Dépêche Télégraphique.

Paris le 3 sept^r 1870, 10 h. 27^m du s.

Le ministre de l'intérieur a messieurs
les préfets sous-préfets généraux commandants
les subdivisions et divisions, au gouverneur
général de l'Algérie circulaire.

Français: un grand malheur frappe la
patrie après trois jours de luttes héroïques
soutenues par l'armée du maréchal Mac-Mahon
contre trois cent mille ennemis, quarante mille
hommes ont été faits prisonniers le général
Wimpfen qui avait pris le commandant de
l'armée en remplacement du maréchal Mac-
Mahon grièvement blessé a signé une
capitulation. Ce cruel revers n'ébranle pas
notre courage. Paris est aujourd'hui en
état de défense les forces militaires du
pays s'organisent dans peu de jours
une armée nouvelle sera sous les murs
de Paris une autre armée se forme sur
les rives de la Loire; votre patriotisme
votre union votre énergie sauveront la France.
L'empereur a été fait prisonnier dans la
lutte. Le gouvernement d'accord avec
les pouvoirs publics prend toutes les mesures

Jan. 1866. Imprimés. — Modèle n° 314.

Première partie de la dépêche du 3 septembre 1870

Le grand malheur évoqué par la dépêche du 3 septembre fait référence à la bataille de Sedan qui suivit la défaite de Beaumont.

Le 31 août, Mac-Mahon a fait passer la Meuse aux troupes déjà éprouvées la veille et les a concentrées sur les hauteurs autour de Sedan.

Dès l'après-midi, l'armée du Prince héritier de Prusse et du Prince Royal de

Saxe ont commencé l'encercllement de Sedan. Mac-Mahon ne semble pas évaluer la hauteur du danger, l'Empereur toujours souffrant, n'a pas essayé de sortir du piège.

Les armées prussiennes sont estimées à 260 000 hommes alors que les Français ne peuvent opposer que 120 000 soldats fort éprouvés. L'artillerie ennemie plus moderne est également supérieure en nombre de pièces.

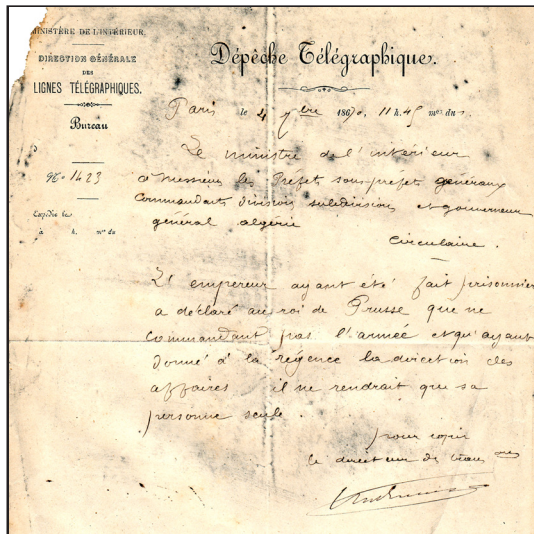
qui comporte la gravité des événements
 Le conseil des ministres général comte de Palikao
 ministre de la guerre Henri Chevreau ministre
 de l'intérieur amiral Rigault de Genouilly
 ministre de la marine grand-père garde des
 sceaux ministre de la justice Magne ministre
 des finances Baron Léon David ministre
 des travaux publics; prince de la Tour
 d'Auvergne ministre des affaires étrangères;
 y. Brune ministre de l'instruction publique
 Clément Duvernois ministre de l'agriculture
 et du commerce; Busson Billault ministre
 président du conseil d'état.
 Fait et publié et affiché
 Le ministre de l'intérieur
 Henri Chevreau
 Pour copie
 par le directeur des transmissions
 Busson

Suite de la dépêche du 3 septembre

La bataille s'engage le 1er septembre à 4 heures du matin. Mac-Mahon, blessé dans la matinée, désigne le général Ducrot pour le remplacer. Quelques heures plus tard, le général de Wimpffen, sur la base d'une lettre du comte de Palikao, revendique et obtient le commandement. Ces changements de commandant en chef, entraînent des changements de tactique pendant les opérations. L'encerclement devient désastreux pour l'armée française malgré les charges héroïques et désespérées des cavaliers du général Marguerite

qui y laissera la vie. Dans l'après-midi, les restes de l'armée tentent de se réfugier dans la citadelle de Sedan. Napoléon III, souffrant et conscient des pertes considérables en vies humaines, ordonne de hisser le drapeau blanc de la capitulation à 16 h 30 et, dans la soirée, de Wimpffen en tant que plénipotentiaire de l'Empereur, apprendra de von Moltke et de Bismark que la Prusse exige une capitulation sans condition.

Le lendemain, après avoir cherché vainement à rencontrer le roi Guillaume



Dépêche du 4 septembre 1870

en vue de tenter d'adoucir les conditions de la capitulation, l'Empereur est amené au château de Bellevue où les généraux en chef von Moltke et de Wimpffen signent la reddition en présence de Guillaume de Prusse.

Le 3 septembre, Napoléon III qui avait dit-on « chercher la mort sur le champ de bataille », quitte la France pour la résidence du château de Wilhemshöhe près de Cassel. Eugénie lui rendra visite le 30 octobre 1870 mais il demeurera en résidence surveillée jusqu'au 19 mars 1871. Il rejoindra ensuite l'Impératrice Eugénie dans un district londonien à Chislehurst où il mourra à 65 ans le 9 janvier 1873 des suites de la maladie de la pierre.

La dépêche du 4 septembre 1870 sera certainement la dernière expédiée par le ministère du comte de Palikao. C'est d'ailleurs le directeur des transmissions qui l'envoie. Elle rappelle que Napoléon III, ayant confié les pouvoirs à Eugénie et le commandement des armées à Bazaine, ne représente que sa personne. Cette déclaration n'avait pas ébranlé la détermination ni de Bismarck, ni du roi Guillaume de Prusse.

Dans l'après-midi de ce même jour, 4 septembre qui est un dimanche, les députés Léon Gambetta et Jules Favre entraînent vers l'Hôtel de ville de Paris la foule immense qui s'est formée devant le Palais Bourbon. C'est à l'Hôtel de Ville qu'ils proclament la République et constituent un Gouvernement de défense nationale de onze membres, tous députés de Paris.

Hélas, la collection laissée par le général Tatareau ne contient pas la première dépêche télégraphique à l'en-

tête de la République Française.

Elle donne les noms des onze membres du Gouvernement de défense nationale, Gambetta étant ministre de l'Intérieur. Elle maintient le général Trochu comme gouverneur de la place de Paris et le nomme ministre de la guerre en remplacement du général Palikao.

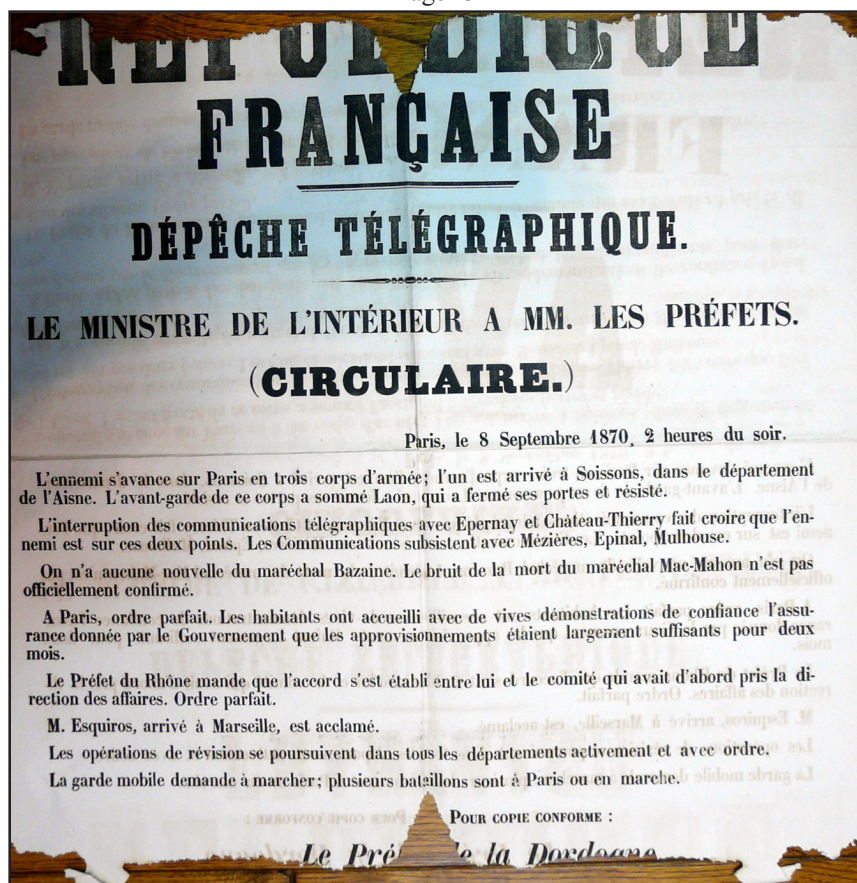
En cette même journée, devant la tournure prise par les événements, l'Impératrice Eugénie quitte Paris.

Bien sûr, la proclamation de la République n'arrête pas les hostilités avec la Prusse.

Mac-Mahon blessé, son armée prisonnière à Sedan dans des conditions misérables, l'armée de Bazaine toujours encerclée à Metz, les forces prussiennes n'ont plus qu'à se diriger sur Paris et encercler la capitale.

Le 5 septembre Victor Hugo rentre d'exil. Il est accueilli par les Parisiens qui entonnent « La Marseillaise » et « Le chant du départ ».

Deux jours plus tard, et en sens inverse, l'Impératrice Eugénie et le Prince impérial s'embarquent à Dieppe pour rejoindre l'Angleterre.



Dépêche du 9 septembre 1870

Le nouveau gouvernement qui s'est proclamé de Défense nationale doit immédiatement entrer dans son rôle. Il doit organiser la défense de Paris et reconstituer des unités combattantes pour remplacer les armées impériales prisonnières ou encerclées. Les villes de Strasbourg et Belfort résistent toujours malgré l'encerclement.

Le général Trochu doit préparer la résistance de Paris tandis que Gambetta par ses proclamations prépare la population à l'esprit de résistance. De nouveaux préfets sont nommés. En Dordogne Amédée Guilbert a remplacé Boffinton dès le 4 septembre 1870; il restera à ce poste jusqu'au 10 avril 1871.

L'interruption des communications télégraphiques vers l'est à partir d'Epernay occulte toute information venant du front. Le bruit de la mort de Mac-Mahon a circulé.

Le gouvernement a conscience que les Prussiens se dirigent sur Paris.

Mais qui était cet Esquiros dont on signale les acclamations à Marseille ?

Henri Esquiros (1812-1876) était un écrivain qui s'opposa à l'Empire. Il avait dû s'exiler mais était revenu en mai 1870 pour faire campagne contre le plébiscite. Le gouvernement l'avait nommé administrateur supérieur des Bouches du Rhône le 5 septembre 1870.

Gérard MARTY

À suivre.

ACTUALITÉS
SUR VOTRE AGENDA
ALLES-SUR-DORDOGNE

Dimanche 21 juillet 2013 : Après-midi artistique aux Joncailles de 15 h 30 à 18 h avec exposition de peinture « Regards du Périgord », présentation de livres par les auteurs et dédicaces, atelier d'occitan avec vidéos, tombola, Prix du Public et Prix de l'Association, organisé par « Mémoire et Traditions en Périgord » et la Generating Company. Entrée gratuite.



Samedi 22 juin 2013 : Dans l'abbaye à 21 h, concert donné par la chorale de Lutèce dirigée par Emmanuel Bellanger, titulaire de l'orgue de Saint-Honoré-d'Eylau (Paris XVI^e), celles de Meyrals et de Villefranche-du-Périgord sous la direction de Jean-Luc Redureau. Chacune des chorales présentera son répertoire, puis elles se réuniront pour interpréter en commun : le Cantique de Jean Racine et Se Canto. Entrée gratuite.

Parution : Nous signalons la parution du livre « En Périgord » de Bernard Giraudel et Pierre Gonther, ouvrage riche également d'une abondante illustration de Jacques Saraben qui s'est inspiré de portraits et de paysages bien connus dans notre environnement.

LO CHALELH

Bulletin de liaison de l'Association
Mémoire et Traditions en Périgord
Rédaction : Josette et Gérard MARTY
avec l'aimable participation de bénévoles.

Les Salveyries
24480 ALLES-SUR-DORDOGNE

Téléphone : 05 53 63 31 58

Courriel : marty.salverio@wanadoo.fr

Le site : <http://pagesperso-orange.fr/salverio>

PRODUCTION de l'Association
"Mémoire et Traditions en Périgord" :

"Lo Chalelh" abonnement annuel : (13 euros).

LIVRES

"KG, Prisonnier de guerre" de Fernand MARTY (13 euros).

"Souvenirs d'ailleurs" de Pierre GÉRARD (10 euros).

"Tibal lo Garrèl : e la carn que patís" de Louis DELLUC édition en occitan et français (20 euros).

DVD

"Si parliam occitan" scènes de la vie paysanne en occitan (Sous-titrées en français) (13 euros)

"Vilatges dau Périgord" reportages en occitan sur Meyrals, Calès et Limeuil (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Brava Dordonha" Reportages en occitan sur Alles et Paunat (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Tèrmes dau Perigòrd" Reportages en occitan sur Redon Espic et Cadouin. (Sous-titrés en français) (10 euros).

"Cloquière dau Perigòrd" Mise en place de la cloche de Conne-de-Labarde et histoire de ramoneur (10 euros).

"Perigòrd Negre" : Peiraguda au Coux et La Promenade du Nénet (10 euros).